

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

MATCH PUBLIERA
DES SON PROCHAIN NUMERO

Le secret de ma victoire

par

ROGER LAPÉBIE

vainqueur
du Tour de France 1937



PARC DES PRINCES. — Le Tour est couru. Roger Lapébie a embrassé sa fille, répondu aux vivats de la foule. Et voici réunis les deux héros de l'épreuve : Roger Lapébie tenant un gâteau offert aux « Tour de France » par la colonie italienne et que Vicini découpe en parts symboliques.



Le Tour de France aurait dû, normalement, s'achever dans une apothéose relative. Il a été constamment intéressant, il faut le dire, soumis aux caprices du sport et de la chance et bouleversé par trop d'incidents dus à la fois au manque de fermeté de sa direction et à des maladroites causées par une sorte de surexcitation nerveuse qui a troublé les commissaires, les coureurs et une partie du public.

Nous n'avons pas la prétention de rendre la justice. Témoin impartial, à l'abri des passions, uniquement soucieux de renseigner et de guider l'armée de jeunes lecteurs qui nous fait aimablement confiance, nous exprimons ici un point de vue sincère et par conséquent éloigné de toutes concessions soit à la confraternité soit à la démagogie. Je m'explique.

La direction a manqué de fermeté

Le soin, l'amour, la vigilance qui président à l'organisation du Tour de France et préoccupent, toute la vie, son éminent créateur Henri Desgrange sont battus en brèche lorsque, au cours de l'épreuve, le directeur prend des décisions radicales et modifie la formule (exemple : la suppression à Marseille des départs d'équipes séparées contre la montre). Si la formule est mauvaise, libre à l'organisateur de la modifier pour l'année

RÉFLEXIONS SUR LE TOUR

prochaine. Le danger d'improviser de telles décisions est évident. J'entends bien que Henri Desgrange a le droit de les prendre puisqu'il en a précisé l'opportunité dans le règlement. Mais l'aspect du Tour est tellement modifié et les intérêts des équipes si contradictoires que les critiques ont alors beau jeu.

Maladroites et surexcitation

La poussette est une aide spasmodique et déséquilibrante apportée par des spectateurs apitoyés aux coureurs qui peinent dans l'ascension d'un col. Il est logique de prier la foule de s'en abstenir. Il est absurde de pénaliser les coureurs victimes de cette entorse involontaire au règlement. La pénalité infligée et supportée par Lapébie était ridicule. La réplique belge (j'en demande bien pardon à nos vingt mille lecteurs et amis belges) a manqué de sportivité. Que Maes, Vervaecke et Cie aient abandonné, sous le prétexte de la pénalité de quinze secondes infligée à Maes, voilà qui est désolant. Qu'ils aient eu peur des réactions de la foule, voilà qui est

plus désolant encore. Je n'excuse pas les imbéciles qui ont, avant l'arrivée à Bordeaux, conspué sottement les coureurs belges et leur ont lancé des boulettes de papier. La surexcitation causée par la pénalité de Lapébie n'était pas encore calmée. Mais le lendemain, tout aurait été oublié. Les coureurs belges, fêtés et acclamés pendant toutes les étapes du Tour par le public français, n'auraient pas dû céder à un mouvement de colère, soutenu d'ailleurs avec une légèreté coupable par des confrères et dirigeants belges.

Et maintenant, bravo !

Nous avons parlé sans passion, sans chauvinisme, mais sans la moindre ironie non plus. Le Tour de France, par-dessus les petites défaillances humaines, demeure plus solide, plus vigoureux que jamais. On ne peut s'empêcher d'admirer la vaillance, parfois cabocharde — mais un Français sans nerfs et sans réflexes, ça n'est pas un Français ! — de notre Roger Lapébie réussissant par sa valeur athlétique et sa volonté à conquérir de haute lutte le maillot jaune. Ses ca-

marades, moins étoffés, ont su montrer aussi le courage qui dompte l'infortune et triomphe des épreuves.

Les Italiens ont fait un beau Tour, d'abord illustré par les exploits du fin Bartali, athlète de race, puis de Vicini, Camusso et autres solides coureurs. Les Allemands ont témoigné de progrès certains et les Suisses, Luxembourgeois, Espagnols ont su dire leur mot aux bons moments. Les individuels, belges, français ou italiens, ont été à la hauteur des as et je ne sais meilleur éloge à leur décerner. Parmi ceux-ci, Gallien a brillé particulièrement.

Le Tour de France 37 a vécu. Puisse le Tour de France 38 échapper aux vicissitudes que le règlement n'avait pu prévoir. Nous ne croyons pas que la formule des équipes nationales soit mauvaise. Mais, parmi les remaniements que Henri Desgrange ne manquera pas d'étudier, qu'il songe à ceux-ci : choisir des commissaires vraiment neutres et que ne pourront tirailler des considérations nationales, si j'ose ainsi m'exprimer ; supprimer, sinon la poussette, du moins le délit de poussette et de ravitaillement. S'il est absurde de pousser un coureur, il est humain de lui donner à boire s'il a soif. Et ce n'est pas une canette qui fera d'un trainard un champion ou d'un champion un surhomme !

René Lehmann.

CONSEILS AUX JEUNES CATCHEURS, (3) par Henri DEGLANE

Lorsque, en 1927, je fis mon premier voyage au Canada et aux Etats-Unis, je peux dire que mes connaissances en catch étaient à peu près nulles. Toutefois, la lutte gréco-romaine et la lutte libre que j'avais beaucoup pratiquées m'avaient permis d'apprendre assez facilement l'a b c du catch.

A l'Ecole de Joinville, où je faisais partie du corps des moniteurs spécialisés, la lutte gréco-romaine, la lutte libre et le jiu-jitsu étaient particulièrement à l'honneur ; ces sports figurent d'ailleurs toujours au premier plan de cette école sportive. C'est surtout le jiu-jitsu qui, m'ayant formé un bagage général de lutte assez complet, me permit de me débrouiller assez rapidement dans le catch.

A mon arrivée à New-York, j'allai directement chez Jack Botner, ex-champion du monde des poids mi-lourds, qui tenait un gymnase 42^e Rue, qui était un peu le quartier général de tous ceux qui s'intéressaient au catch. De suite, je me rendis compte que, bien que paré du titre de champion olympique, de ceux de champion de France et autres, je ne pouvais à leurs côtés que faire figure d'écolier. Malgré toutes mes connaissances, je n'étais pas encore arrivé à un degré d'enchaînement nécessaire pour pouvoir figurer comme catcheur de premier plan.

Le style

On a tendance à croire à Paris qu'il y a un style anglais, un style américain ou un style français : c'est une erreur des plus complètes ; il n'y a qu'un seul style en catch. J'étonnerai peut-être mes jeunes amis en leur disant qu'il n'y a jamais eu de pan-crace, du moins depuis que je suis dans la lutte. Le pan-crace, qui était pratiqué au temps des Grecs, consistait à lutter et à boxer, et la mise à mort couronnait les combats. C'était en vérité un véritable pugilat, plus qu'un match de lutte, et je ne crois pas, à ma connaissance, qu'il y ait eu à notre époque un match de lutte dans le monde dont l'enjeu eût été une mise à mort.

Aux Etats-Unis, à part deux ou trois Etats où les matches ne sont pas régis par une commission fonctionnant sous le contrôle du gouvernement, toutes les rencontres sont disputées régulièrement. Il est rare dans les grands centres comme New-York, Chicago, Los Angeles, Boston, Pittsburg, Washington, etc... que les matches dégénèrent en pugilat. Pour des besoins spéciaux, soit publicitaires, soit spectaculaires, le cinéma a présenté et présente bien souvent des rencontres où les lutteurs « s'expliquent » avec l'arbitre, se frappent. Mais, là encore, je dois avouer que l'on n'a pris pour le présenter que le mauvais côté de la lutte : celle que je considère un peu comme la lutte de « tréteaux ». Dans ces conditions, pourquoi ne pas croire que la lutte « royale », c'est-à-dire celle pratiquée par quatre ou cinq lutteurs simultanément dans le ring, soit du catch...

L'origine des catcheurs

Aux Etats-Unis, trois sports peuvent être considérés comme sports nationaux : le baseball, le rugby à la manière américaine et la lutte. Tous les étudiants pratiquent un de ces sports et la majorité des catcheurs sont tous d'anciens lutteurs amateurs. Il a semblé extraordinaire et bien souvent certains ont souri lorsque Paoli présentait à Paris, au cours de ces dernières années, de grands champions en faisant suivre leur palmarès du titre d'ex-étudiants ou d'anciens élèves de

l'Université d'X... ou Y... C'est une erreur de ne pas vouloir admettre que des intellectuels peuvent pratiquer un sport comme la lutte qui demande autant de réflexes, d'intelligence que de force.

Je ne veux pas critiquer la lutte amateurs en France, mais que l'on me permette ces remarques : je crois que la diffusion de la lutte parmi les amateurs, les jeunes, les scolaires et tous ceux qui peuvent faire un jour des champions est mal faite chez nous.

Dans les corps d'élite comme les sapeurs-pompiers, la garde républicaine, Joinville, les écoles spécialisées, etc..., ce qui manque le plus, c'est le défaut de compétition. On considère un peu trop en France la lutte humaine, l'amélioration de la santé de leurs nationaux et qui tiennent par-dessus tout à faire des hommes forts, ce sport connaît un essor tout particulier. Faites un tour dans les pays scandinaves : en Finlande, en Suède, en Lituanie, en Estonie, etc... et vous m'en direz des nouvelles.

La résistance

Un jeune débutant qui vient au catch ne doit pas hésiter à fréquenter souvent les professionnels. C'est la plus sûre manière d'acquiescer un style qui lui sera particulier et de devenir un catcheur complet. L'entraînement pour les jeunes doit comporter tout d'abord un travail patient mais nécessaire du jeu de jambes, celui du décalage à terre et de la prise au tapis. Si la culture physique doit être recommandée, il ne faut pas toutefois en abuser, pas davantage des barres parallèles ou des agrès qui risquent de nouer les muscles.

La résistance des catcheurs professionnels vient surtout du fait qu'ils s'entraînent constamment. C'est un peu par cela qu'ils arrivent à lutter deux ou trois fois par semaine, à l'instar des sprinters cyclistes dont les courses constituent le principal entraînement.

S'il est vrai que le catch demande une grande dépense d'énergie et de force, ce n'est pas un sport qui use, et une bonne nuit de repos suffit pour rétablir un athlète. Pour un novice, il est nécessaire d'aller souvent à la salle et de s'y entraîner consciencieusement, ceci afin de trouver son point faible, la manière de corriger ses défauts, de trou-

ver la manière de faire travailler ses bras, sa tête et ses jambes.

L'erreur de l'amateur par rapport au professionnel vient surtout du fait que le premier nommé s'entraîne bien souvent sur des temps limites fixes. Dix ou quinze minutes constituent en général le maximum. Mais lorsque ce dernier doit disputer un tournoi en poule, il lui arrive d'être à court de souffle et de succomber devant un adversaire plus entraîné.

Le professionnel, par contre, s'entraîne parfois deux heures, sans jamais pousser à fond, travaillant surtout en souplesse ses articulations et cherchant à durcir ses membres à la douleur. En principe, lorsqu'un catcheur accepte un combat de 90 minutes, c'est qu'il sait qu'il peut tenir la distance.

Certes, il est des matches où, tout comme en boxe, il peut y avoir un coup heureux, coup qui terminerait en quelques minutes une rencontre qui menaçait de s'éterniser, mais en général un lutteur ne doit jamais montrer son jeu au début et, au contraire, « sentir » l'adversaire.

Mais il est une chose qui peut influencer le moral d'un homme sur le ring, c'est le public ; celui-ci pense généralement que, lorsque nous combattons, nous n'entendons ni les cris hostiles ni les encouragements. Ceci est vrai, mais un lutteur sent généralement lorsque la salle lui est hostile, et à maintes reprises j'ai vu de grands champions s'en montrer indisposés et perdre la moitié de leurs moyens. Un exemple qui prouve qu'un lutteur doit savoir mener son combat, c'est le match que disputa Frank Gotch contre un champion américain. Le premier match dura 90 minutes, parce que Gotch, qui ne connaissait pas son adversaire, n'osait pas se livrer et restait constamment sur la défensive. Le match-revanche, par contre, revint à Gotch qui, à la 18^e minute, triompha de son adversaire qui abandonna à la suite d'un débilement de muscle.

Les prises

Il existe quelques prises qui sont un peu l'a b c du catch ; ce sont les prises courantes que doit connaître tout catcheur digne de ce nom. Les principales sont : la clé au poignet debout, le double bras à l'américaine debout, l'enfourchement debout par l'adversaire, la double clé au poignet debout, la double torsion de cheville, l'écartèlement debout, la planchette japonaise, le ciseau de bras. Il existe encore quelques prises difficiles telles

que la prise de cheville en épaule renversée, le ciseau de bras raccourci, le tourbillon, etc... mais toutes ces prises ont une parade et une riposte.

En lutte, il n'est pas déshonorant d'être tombé. L'homme à terre est aussi avantage que l'homme debout.

Les coups, direz-vous, ils ne constituent pas des prises ni en général des moyens de défense ; ils servent surtout à briser la prise de l'adversaire ou à essayer de le déséquilibrer lorsque vous voyez que vous allez être embarqué dans une situation critique.

En catch, les deux adversaires ne se tiennent pas face à face comme dans la gréco-romaine où l'on peut se rapprocher parce qu'on n'a pas droit au croc-en-jambe, aux torsions ni aux prises de la jambe avec le bras. Il faut donc se tenir assez éloigné afin de prévoir tout plongeon possible et ne pas laisser trainer sa jambe à portée de son adversaire. Il faut surtout et toujours s'assurer un écart d'équilibre qui rend la garde beaucoup plus naturelle.

Certaines prises peuvent paraître extraordinaires aux novices : tel le double bras à l'américaine debout ; son explication en est pourtant très simple :

— Si l'adversaire ne suit pas la prise, c'est-à-dire s'il veut résister, celle-ci porte à faux et devient dangereuse. Il peut se produire un décalage, ce qui permet à l'un des deux antagonistes de se rapprocher de celui qui a porté la prise et de se dégager en annihilant le coup. Il existe deux façons de s'en sortir suivant la conformation de l'adversaire. Les forces du bras, des reins entrent en jeu si votre rival a pu conserver son équilibre avant d'avoir passé l'endroit dangereux. Si l'homme a le temps de se servir de sa seconde main, il faut que son rival soit beaucoup plus fort que lui, autrement ce dernier augmenterait son point d'équilibre. Lorsqu'il n'y a plus de chance de faire perdre l'équilibre, c'est la seule force qui compte.

L'entraînement est parfois très pénible et pour acquiescer un bagage très complet, je peux vous certifier qu'il faut y mettre du cœur. Pour ma part, il m'est arrivé de perdre une fois, à l'issue d'un entraînement de 90 minutes en vue de mon match contre Koloff, huit livres.

(A suivre.)

Henri Deglane
Recueilli par René Moyse. — Voir Match, n° 575 du 22 juin 1937 et 576 du 29 juin 1937.



ATTENTION A NOTRE NOUVELLE ADRESSE

RÉDACTION - ADMINISTRATION

25, r. d'Aboukir, Paris (2^e) - Turbigo 52-00 et 96-80

match

CHEQUE POSTAL : 1427
R. C. SEINE : 142 - 792

TARIF DES ABONNEMENTS

PARIS, SEINE, SEINE-ET-MARNE
ET SEINE-ET-OISE
1 an : 38 francs — 6 mois : 20 francs
1^{re} FRANCE ET COLONIES
1 an : 46 francs — 6 mois : 24 francs

2^e ETRANGER (Tarif A réduit)
1 an : 63 francs — 6 mois : 32 francs
3^e ETRANGER (Tarif B normal)
1 an : 72 francs — 6 mois : 37 francs

SUGGESTIONS POUR LE TOUR 1938

par **Antonin Magne**

J'ai eu quelques fois l'occasion, durant le Tour de France, de critiquer le règlement et l'organisation de l'épreuve de l'Auto.

Je prétends en effet, le Tour terminé et concentrant mes pensées, que tout n'est pas parfait actuellement, que le Tour est une machine trop compliquée et que c'est de cette complication qu'en résulte le mauvais fonctionnement.

On verra plus loin qu'à mes critiques j'oppose des remèdes. Je ne suis pas de ceux qui démolissent sans vouloir reconstruire, et chaque fois qu'il m'est venu à l'idée de demander la modification d'un point quelconque du règlement, j'ai aussitôt songé à l'article qui pourrait remplacer dans ledit règlement celui qu'on supprimerait.

Je crois qu'il serait peut-être bon de ne pas se reporter au jugement d'une seule personne et qu'il serait intéressant de réunir un jour ce qu'on pourrait appeler les Etats généraux du Cyclisme, comme on l'a fait pour la boxe.

Ainsi Henri Desgrange constituerait une sorte d'Etat-Major dont les suggestions ne manqueraient certes pas de l'intéresser et qu'il pourrait mettre à profit.

La simplicité doit être à la base du succès du Tour de France et le règlement actuel n'est pas précisément simple.

J'ai consigné sur un bloc-notes, de jour en jour, les quelques réflexions suivantes que je vous livre une fois le Tour terminé, sans les avoir classées par ordre d'importance ou de préférence, persuadé que tout ce qui intéresse le Tour de France prend aux yeux des lecteurs de *Match* une égale importance.

Il faut au Tour de France un code de pénalités.

Dans ce code on pourrait exclure les grosses pénalités qui font peur mais que l'on n'applique jamais aux vedettes de l'épreuve, et croyez bien que je le regrette.

De quoi a-t-on peur ? De compromettre le succès de la course ? Sans doute...

Mais pour la régularité d'une compétition, ne convient-il pas que la loi soit la même pour tous, pour petits et grands, pour hommes en renom comme pour débutants ?

Avec un code de pénalités, chacun saurait à quel risque il s'expose en fraudant.

Il suffirait que la surveillance de la course fût exercée avec beaucoup d'attention, de manière à ce que l'on n'ait qu'à se reporter à l'article X... qu'on n'aurait qu'à appliquer.

Il faut des pénalités immuables et non pas variables comme cela a été le cas dans le Tour qui prend fin.

Il faut que les commissaires n'aient pas à juger selon leur humeur du jour, selon qu'ils ont bien ou mal digéré, selon qu'ils aiment ou détestent le coureur dont ils regardent le nom alors qu'ils ne devraient se soucier que de son numéro sans chercher à en percer l'anonymat.

Une autre des grandes plaies du Tour, c'est la mauvaise répartition des prix. Je prétends que c'est un manque de sens total que d'attribuer par exemple 200.000 francs au premier et 25.000 au second.

Avouez avec moi que c'est la porte ouverte aux ententes en course les plus déplorables. Que voulez-vous, il est normal que l'homme qui soit en passe de gagner deux cent mille francs ait tendance à vouloir assurer son succès, quitte à prélever sur ses gains futurs une somme quelconque.

J'admets qu'il soit normal que le premier prix soit supérieur aux suivants, mais il faut au moins que les coureurs qui n'ont pas eu la chance de prendre le maillot jaune sachent bien qu'ils seront récompensés équitablement et qu'ils n'ont pas besoin de se vendre pour ramener à eux un peu de l'argent si gracieusement distribué au leader.

Je suis persuadé qu'avec une plus juste répartition des prix le sport y gagnerait en intérêt.

Le sport ? Mais il faut que, dans le Tour de France plus que partout ailleurs, il soit d'une pureté absolue.

Sur le Tour de France des milliers d'yeux sont fixés, chez nous comme à l'étranger, et je souffre parfois à la pensée que certaines gens peuvent douter de la sincérité de nos efforts. Il ne faut pas que les organisateurs, les premiers, mettent l'eau à la bouche des concurrents ; il importe qu'ils nous montrent l'exemple, et des prix mieux répartis, j'insiste bien, seront accueillis avec satisfaction par tous ceux qui, comme moi, aiment le Tour de France.

La formule actuelle, avec ses bonifications, fait du Tour une course un peu bizarre. Pourquoi, en effet, attribuer aux sprinters et aux grimpeurs des bonifications qu'on refuse aux rouleurs et aux dégringoleurs de cols ?

On ne comprend pas cette préférence pour les uns et les autres.

Le Tour devrait être gagné non pas par les bonifications qui étaient peut-être de mise à certains moments, mais qui sont ridicules désormais, le public ayant conscience que le meilleur homme du Tour de France doit être celui qui accomplit la distance imposée dans le minimum de temps.

Là aussi, c'est la simplicité même que je défends.

Au sujet des départs par équipes, j'ai déjà donné mon avis à diverses reprises. Je ne puis qu'affirmer avec force que ces étapes contre la montre par équipes présentent un caractère des plus anti-sportifs, alors même qu'on établit un classement individuel.

Dans le Tour de France, entré dans l'histoire, les exemples sont nombreux qui démontrent que certains coureurs ont été manifestement désavantagés au cours des étapes contre la montre par équipes et qu'ils ont perdu durant ces étapes les efforts pourtant magnifiques et entièrement accomplis en montagne.

Je citerai Vissers, je citerai également le Suisse Amberg qui a pu être le meilleur dans l'étape contre la montre individuelle Vire-Caen, alors qu'il avait été l'un des plus mauvais, par la faute de ses compagnons de route, dans l'étape La Rochelle-La Rochesur-Yon.

Et les équipes nationales ?

Faut-il ou non les conserver ?

J'ai été jusqu'à ce jour l'un des plus chauds partisans des équipes nationales, mais je me rends à l'évidence et je constate que rien ne va plus avec cette formule, que c'est la porte ouverte au chauvinisme outrancier, dans lequel le sport n'a rien à gagner.

Je fais donc volontiers l'abandon des équipes nationales ; je comprends par ailleurs qu'Henri Desgrange ne tienne pas le moins du monde à voir revenir dans son épreuve les constructeurs de cycles et je comprends également qu'il appréhende de se retrouver avec une formule individuelle qui peut amener les coureurs aux combinaisons les plus invraisemblables pour des raisons de gain que j'explique un peu plus haut au chapitre de la répartition des prix.

Alors je fais la suggestion suivante :

Étant donné qu'il est impossible à un homme de rester seul dans un Tour de France, étant donné qu'il doit, un jour ou l'autre, chercher à étayer ses chances par des concours extérieurs qui peuvent être inviolables avec un règlement strictement individuel, pourquoi n'engagerait-on pas au début une vingtaine de Français, une dizaine d'Italiens, une dizaine de Belges, etc..., en tenant à ces hommes le raisonnement suivant :

— Selon que le Tour de France se dispute dans l'un ou l'autre sens, vous êtes, messieurs, des individuels au sens le plus strict du mot, jusqu'après les premières difficultés des montagnes, les Alpes ou les Pyrénées.

Alors, soit à Digne, soit à Perpignan, nous pourrions dire à certains d'entre eux, leaders du classement général :

— Eh bien ! choisissez maintenant quatre ou cinq ou six équipiers.

Il y aurait eu ainsi dans le Tour qui vient de prendre fin une équipe Lapébie, une équipe Vicini et une équipe Sylvere Maes, ces coureurs ne portant non pas le maillot aux couleurs nationales, mais des maillots rouges, jaunes ou bleus, des maillots aux couleurs favorites des leaders promus au rang de capitaines.

Est-ce tellement ridicule ? Je n'en ai pas précisément l'impression, et je serais heureux d'avoir personnellement l'avis des organisateurs et surtout celui des lecteurs de *Match* qui m'ont déjà si souvent et si gentiment fait part de leurs appréciations et auxquels rien n'échappe.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire. Beaucoup de choses intéressantes et qui mériteraient d'être étudiées par le menu. Je n'ai voulu exprimer mes pensées que dans ces grandes lignes et je souhaite être appelé un jour à reprendre la plume pour m'attacher aux points de détails et servir ainsi la cause du sport cycliste en général et du cyclisme français en particulier, puisque, avec raison, tout tourne autour du Tour de France.

Antonin Magne
champion du monde, deux
fois vainqueur du Tour de
France.
(Exclusivité « Match ».)



Le vainqueur du Tour de France 1937, Roger Lapébie.

LA ROCHELLE-RENNES

18^{eme} ETAPE



Dans l'étape contre la montre La Rochelle-La Roche-sur-Yon, l'équipe française passant à Moreuil.



Les Français ont rejoint la 2^e équipe des individuels à l'entrée de La Roche-sur-Yon.



La nouba du 24^e tirailleurs a cessé de jouer pour acclamer Lapébie.



Durant le repos à La Roche, Camusso et Introzzi font du side-car.



Deuxième demi-étape. — Le peloton au complet passe devant l'église en ruines de Belleville-sur-Vie, où fut arrêté Charette.

Rennes (d'un de nos envoyés spéciaux).

MALGRE l'abandon des Belges, les commissaires du Tour de France ont voulu conserver l'étape contre la montre par équipes La Rochelle-La Roche-sur-Yon et c'a été, une fois de plus, l'occasion pour l'équipe de France d'affirmer sa supériorité sur ses rivaux. Oh ! certes, cette supériorité ne fut pas écrasante puisque c'est finalement par onze petites secondes seulement que Roger Lapébie et ses compagnons ont devancé les Italiens. Mais n'y a-t-il que le résultat qui compte ? Et l'on admettra que la lutte a été des plus vives lorsqu'on saura que c'est à quarante-quatre de moyenne que fut accomplie la première heure de course. Les tricolores, auteurs de l'exploit, ne s'endormirent donc pas sur leurs lauriers.

Parmi eux, c'est Robert Tanneveau qui fit la plus grosse impression. Depuis Paris on ne l'avait vu si à l'aise, si décidé. Conscient de défendre le maillot jaune, le Parisien s'est surpassé. Il a été extraordinaire. Et Paul Chocque fit aussi de son mieux, avec Marcaillou, Cloarec et Gamard, se dépensant surtout au début, sans avoir, pour cela, la chance de terminer avec ses camarades, le premier cassant une pédale dans la traversée de La Roche-sur-Yon, là où le second se relevait, étant allé jusqu'à l'extrême limite de ses forces.

Le maillot jaune

Ceux qui n'avaient pas encore admis l'influence du maillot jaune sur une équipe durent reconnaître que les Français étaient transformés depuis Luchon.

« Pour garder le maillot jaune que ne ferait-on pas ? On en oublie ses faiblesses passées ; on lutte contre la fatigue nouvelle qui monte en soi ; on n'est plus le même... »

Ainsi s'exprimait Paul Chocque, en descendant de machine, au vélodrome de La Roche-sur-Yon où l'on retrouvait le grand six dayman Marcel Guimbretière, venu bavarder un instant avec les routiers qui font son admiration.

Calm plat...

Tout l'après-midi, la course en ligne fut monotone. Pas un démarrage ; pas la moindre accélération ; aucune crevasion sérieuse. Jamais encore on n'avait vu ça... Aussi, que faire contre une équipe de France décidée à ne pas permettre la plus petite échappée ? Rien ! Attendre... Attendre... Alors, dans les voitures on s'endormit profondément, en souhaitant n'être pas brusquement éveillé par une douche brutale, plaisanterie à la mode. Et jusqu'à vingt kilomètres de Rennes, on eut tout le temps de songer à ses petites affaires. Régionaux de l'étape, les Bretons Cloarec et Jean-Marie Goasmat commencèrent les premiers à s'énervier. Ils allaient donner l'exemple et déclencher une bataille qui dura jusqu'à la fin.

Chocque vainqueur

Tour à tour on vit une dizaine de concurrents prendre du champ. En vain... Ayant pris notre parti d'un sprint du peloton tout entier, arrivés dans les faubourgs de Rennes, nous fûmes surpris d'être les témoins d'un dernier démarrage qui allait être le bon : celui de Paul Chocque.

Les Français mirent aussitôt le frein. Chocque prit cent mètres. Il les conserva, enlevant ainsi sa seconde étape depuis Bordeaux, après avoir raté celle de Saintes. L'équipe de France faisait coup double... Au classement général les seules modifications importantes à enregistrer étaient celles de la course contre la montre, défavorable au Suisse Amberg, « sauté » pour la troisième place par Camusso, et à l'individuel belge Visers, contraint d'abandonner le cinquième rang au Français Marcaillou, sans même avoir pu se défendre, ses compagnons de route n'étant pas des rouleurs capables de lui prêter main forte.

Effets d'un règlement paradoxal qui prévoit la course par équipes pour un classement individuel...

Félix Léviton.

Les arrivées de la 18^e étape

A La Roche-sur-Yon

1. Roger LAPEBIE, en 1 h. 59 m. 10 s. (moyenne : 40 km. 783).
2. Marcaillou; 3. Chocque; 4. Tanneveau, m. t.; 5. Mortano, 1 h. 59 m. 21 s.; 6. Introzzi; 7. Vicini; 8. V. Schendel; 9. Camusso; 10. Romanatti, m. t.; etc.

A Rennes

1. Paul CHOCQUE, en 6 h. 6 m. 14 s. (moyenne : 28 km. 178); temps avec bonif. : 6 h. 4 m. 38 s.
2. Fréchaut, 6 h. 6 m. 20 s. (avec bonif. : 6 h. 5 m. 35 s.); 3. Puppo; 4. Cloarec; 5. Broeckveldt, m. t.; 6 (ex aequo), tous les autres, dans le même temps que Fréchaut, sauf : 45. Laurent, 6 h. 6 m. 49 s.; 46. Lemarié, 6 h. 7 m. 22 s.

LE CLASSEMENT GENERAL A RENNES

1. R. LAPEBIE, 126 h. 28 m. 29 s.
2. Vicini, 126 h. 33 m. 34 s.
3. Camusso, 126 h. 53 m. 46 s.; 4. Amberg, 127 h. 1 m. 22 s.; 5. Marcaillou, 127 h. 3 m. 36 s.; 6. Visers, 127 h. 9 m. 38 s.; 7. Chocque, 127 h. 27 m. 28 s.; 8. Bault, 127 h. 29 m. 14 s.; 9. Gallien, 127 h. 29 m. 42 s.; 10. Fréchaut, 127 h. 44 m. 39 s.; etc...

PETIT-SPORT 6, boul. de Grenelle (Inv. 44-40)

Réserve aux lecteurs de Match :

Costume cycliste en réclame
Teintes mode : 195 francs

ET COMME PRIME
UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE



**POUR LE TOURISME
POUR LA COMPÉTITION**

**MONTEZ LES
PNEUS
et
BOYAUX**

HUTCHINSON



Le passage, parmi une foule considérable, à Nantes, du peloton en promenade. Au fond, la cathédrale Saint-Pierre.



L'équipe allemande, la plus nombreuse, roule en tête. Chocque, à droite, et Lapébie, coiffé d'une étrange casquette, mènent le peloton, tout doux, dans la côte de Bel-Air.



Un peu plus haut, mais à même allure, Cloarec et Goasmat, enfants du pays, ont pris le commandement.



A son arrivée, Paul Chocque, le vainqueur, se rafraîchit d'un quart d'eau Perrier pétillante.

RENNES • CAEN

19^{eme} ETAPE

(Caen, d'un de nos envoyés spéciaux)
L'AVANT-DERNIERE journée du Tour de France a été magnifique. Non pas que le temps se soit montré particulièrement clément du matin au soir, mais surtout parce qu'on a été les témoins d'une étape contre la montre individuelle comme on aimerait en voir beaucoup.

Les organisateurs du Tour de France ont réussi cet exploit de faire disputer contre le « père temps », une épreuve sur une route fermée à la circulation ; la régularité des efforts des hommes ne pouvant, dès lors, être contestée.

Et c'est le Suisse Amberg, remarquable contre la montre, qui parvint à terminer en vainqueur à Caen avec une nette avance sur ses suivants immédiats, l'Italien Martano et l'Allemand Bautz qui finirent ex-æquo.

Du même coup, battant de loin Camusso et bénéficiant des précieuses secondes de bonification, Amberg redevient troisième du classement général, se vengeant avec élégance de l'étape contre la montre par équipe La Rochelle-La Roche-sur-Yon qui lui avait été fatale par la faiblesse des coéquipiers.

Labépie, meilleur que Vicini

Si l'on s'intéressait au sort de la première place de l'étape, on se passionnait surtout pour le duel Lapébie-Vicini, dont l'issue apparaissait assez incertaine.

Lapébie, pourquoi le cacher, éprouvait quelques craintes. Et bien vite il admit que Vicini n'était pas dans la lutte contre le « père temps » un homme aussi dangereux qu'en montagne et c'est finalement le porteur du maillot jaune qui prit l'avantage sur son adversaire avec onze secondes d'avance.

Peu de choses en vérité ; mais n'était-ce pas suffisant à Roger Lapébie pour démontrer qu'il était dans l'ensemble supérieur à Vicini et que sa première place dans le Tour n'était pas discutable.

Comme s'il avait eu besoin de nous en administrer la preuve...

2 minutes de pénalisation à Vicini

Au reste, Roger Lapébie eut pu se permettre d'abandonner à Vicini l'une de ses minutes d'avance, l'individu italien ayant commis dans la matinée une faute qui obligea les commissaires à sévir et à lui infliger deux minutes de pénalité.

Imaginez que ce grand dadais de Vicini, connaissant pourtant parfaitement le règlement, accepta, sur une crevasse, une roue du groupé italien Romanatti.

C'était la seule chose qu'il ne fallait pas faire. Il pouvait bénéficier de l'aide des Italiens pour revenir sur un homme échappé, mais il ne devait en aucun cas montrer avec diligence qu'il y avait, entre ses compatriotes et lui, un accord que chacun soupçonnait depuis plusieurs jours déjà.

Grosse maladresse en vérité, qui ne tire pas à conséquence, puisque Vicini avait déjà perdu toutes chances au classement général et qu'il n'avait pas d'inquiétude à avoir pour la seconde place, celle-ci lui étant assurée avec une confortable avance.

Mais, tout de même, quelle maladresse inconcevable !

L'audacieux Passat

Et nous en aurons terminé avec cette avant-dernière étape lorsque nous vous aurons dit que le matin nous avions enregistré à Vire, avec une vive satisfaction, le succès de l'individu Passat.

Sortant de la réserve dans laquelle, depuis les Pyrénées, se trouvent confirmés tous les individuels, Passat prit le mors au dent, risquant le tout pour le tout et prenant jusqu'à quatorze minutes d'avance à un peloton endormi, réussissant le tour de force d'en conserver une douzaine à l'issue de la première demi-étape.

Et il est devenu ainsi le coureur ayant gagné une étape avec la plus forte avance sur son second et c'est une prime de plus de sept mille francs qui va récompenser les efforts de Passat.

Que voulez-vous, on a toujours un faible pour les petits, pour les opprimés...

Félix Lévitin.

Les arrivées de la 19^e étape

A Vire

1. Raymond PASSAT, en 3 h. 21 m. 56 s. (moyenne : 33 km. 872). Temps avec bonif. : 3 h. 18 m. 26 sec.

2. Martano, 3 h. 33 m. 51 s. (avec bonif. : 3 h. 33 m. 6 s.); 3. Braeckveldt; 4. Egli; 5. Wengler; 6. Cosson; 7. Ducazeaux; 8. Chocque; 9. Lapébie, m. t.; 10. ex-æquo : Vicini, Introzzi, V. Schendel, Camusso.

A Caen

1. Léa AMBERG, en 1 h. 20 m. 36 s.; moyenne : 38 km. 954; temps avec bonif. : 1 h. 25 m. 6 s.

2. ex-æquo : Bautz et Martano, 1 h. 31 m. 5 s. (avec bonif. : 1 h. 30 m. 22 s.); 4. Lapébie, 1 h. 31 m. 46 s.; 5. Vissers, m. t.

LE CLASSEMENT GENERAL

A CAEN

1. R. LAPEBIE, 131 h. 34 m. 6 s.
2. Vicini, 131 h. 41 m. 23 s.
3. Amberg, 132 h. 19 s.; 4. Camusso, 132 h. 59 s.; 5. Magaillou, 132 h. 9 m. 42 s.; 6. Vissers, 132 h. 15 m. 15 s.; 7. Chocque, 132 h. 39 m. 25 s.



Le départ vient d'être donné de Rennes. La pluie est tombée à torrents et l'ombre des coureurs se reflète de façon curieuse sur l'asphalte inondé.



L'individuel Passat s'est échappé. Le voici passant seul à Romagne.



Le peloton, à la poursuite du fuyard, passe par Fougères, avec quatre minutes de retard, emmené par Mersch.



Sous la pluie, le peloton semble avoir abandonné la chasse. Il monte doucement la côte de Saint-Martin, sous le commandement de Lemarié.



Le beau temps est revenu pour quelques instants. Passat, qui n'a cessé d'augmenter son avance, gravit en souplesse la dernière côte avant l'arrivée à Vire. Il a treize minutes d'avance !



La toilette des coureurs à l'arrivée à Vire.



Les adieux de Bordeaux

(D'un de nos envoyés spéciaux.)

Dans l'histoire du Tour de France, l'abandon massif de l'équipe belge demeurera célèbre.

La scène réunissait au complet les éléments indispensables à la conception de tout tableau historique qui se respecte : la gravité, le pathétique, la tristesse, et ce goût de la mise en scène qui n'abandonne jamais l'homme même aux moments les plus « instinctifs » de sa vie.

Le décor, par la banalité de sa chambre d'hôtel, donne au drame une résonance particulière. Les acteurs, Karel Steyaert, Sylvère Maes et ses compagnons d'armes, ainsi que les comparses, jouèrent leur rôle avec la conviction qu'il faut dans les grands moments.

Certes, les énergumènes qu'on ne rencontre pas seulement en Aquitaine ou en Gascogne, mais dans toutes nos belles provinces françaises, ainsi qu'à l'étranger, certes, ces énergumènes, donc, n'avaient point raison. J'en ai vu pas mal d'échantillons sous les pins qui eussent pu être saucissonnés dans une camisole de force et qu'il aurait mieux valu voir à travers la judas d'une cellule capitonnée. Mais, heureusement, tous les Français ne sont pas comme ceux-là.

A sept heures du matin, les coureurs belges étaient réunis dans la chambre de Sylvère Maes, rangés en demi-cercle autour de leur capitaine. Ils venaient d'écouter les paroles de Karel Steyaert. Le maréchal Mac Belle ne prêchait pas la violence. Il avait fait son deuil des quinze secondes de pénalisation octroyées par les arbitres à Sylvère. Il venait de dire très exactement à ses hommes qu'il les laissait libres de prendre la décision qu'ils jugeraient convenable. Le maillot jaune, abandonné par Sylvère Maes, pendait tristement à un dossier de chaise. Tout à coup, Sylvère prit la parole. Il s'adressait à ses camarades d'équipe d'une voix un peu sourde, qui martelait les syllabes de la langue flamande ingénue et volontaire. Comme je n'ai pas le don des langues, de celle des Flamands, je ne compris pas un traitre mot de la question que Sylvère Maes posait successivement à chacun de ses coéquipiers. Mais je compris fort bien leur réponse unanime : « Nein ! » Un « Nein » énergique, qui venait du fond du cœur. Il n'est pas besoin d'être né en pays flamand pour entendre cela.

Sylvère Maes avait demandé à ses camarades s'ils désiraient continuer la course, et ils avaient répondu en se rangeant sous la bannière de leur chef de file.

Quand il eut ainsi recueilli les votes oraux de l'équipe belge, Sylvère Maes, pâle, mâchoire contractée, se tourna vers Karel Steyaert et lui confirma leur décision d'abandonner. Un geste des deux bras soulignait ses paroles : « C'est fini. On ne part plus », dit-il.

Sylvère Maes demeura en compagnie de Robert Wierinckx, d'Elloi Meulenberg. Il resta un moment raidi dans son attitude. Il allait sur sa lancée d'énergie. Puis, tout à coup, il s'effondra et pleura comme un gosse, à grands sanglots... Wierinckx et Meulenberg essayèrent de le calmer à coup de petites tapes amicales sur les épaules.

L'équipe belge ne repartit pas de Bordeaux. L'un des plus grands incidents que le Tour de France ait jamais connus était né. Vous pensez bien que nos confrères belges ne se gênèrent pas quand il s'agit pour eux de donner les motifs de cet abandon sans précédent.

Vue d'ici, sur le Front du Tour, la Belgique paraît soulevée d'émotion comme en des circonstances historiques. La Ligue Vélocipédique Belge ouvre une souscription en faveur des héros nationaux. Quant au pauvre maréchal Mac Belle, il est descendu de cheval, a pris la plume et n'y va pas de main morte. La presse et le public français en prennent un grand coup : presse sportive fanatisée, radioreporters hystériques, foule abominable...

Sacré soleil du Tour de France, tout de même...

Robert Bré.



Le style de Lapébie, en montée à gauche, sur le plat à droite.



Un passage d'Amberg, vainqueur de l'étape contre la montre.



Lapébie s'en va, couvé du regard par Jean Leuillot, conseiller de l'équipe française.



Voici Lapébie fonçant, à 5 kilomètres de l'arrivée.



Bautz (à gauche) et Amberg, les deux triomphateurs de la journée, devisent.

SUR LA ROUTE TRIOMPHALE



Le peloton traverse Poissy au milieu d'une foule enthousiaste. L'allure devient quelque peu spasmodique, car les premières tentatives de fuite s'ébauchent. On reconnaît sur notre document : De droite à gauche : Lapébie, Clourec, qui suivent, dans sa roue, Carini et Goujon; en arrière, Ducazeaux, Laurent et Mersch penché sur son guidon; en troisième position, Choquet suivant Puppo; enfin l'Allemand Geyer aux côtés de Vicini, tête nue, les deux hommes suivant Lemarié.

CAEN • PARIS



(D'un de nos envoyés spéciaux)

Eh bien ! voilà, c'est fini... Et cette dernière étape, si elle a été longtemps une promenade de santé, fut, dans les derniers kilomètres, absolument enthousiasmante à vivre.

C'est un peu avant le Cœur-Volant que le Luxembourgeois Mersch entreprit de désagréger le peloton, victorieux l'an dernier à Paris, en s'étant échappé sur les pavés de Poissy, Arsène Mersch avait pensé qu'il lui serait possible de renouveler son exploit, et c'est pourquoi il s'en était allé avec autorité.

Il comptait sans les Français, bien décidés à amener Roger Lapébie parmi les premiers au Parc des Princes, et qui, soutenus par T. Van Schendel, très à l'aise, firent passer rapidement à Arsène Mersch le goût de l'échappée solitaire.

On n'avait plus qu'à attendre le Cœur-Volant que le Suisse Amberg entama le premier, s'étant enfui après la descente de Saint-Germain.

Amberg commit l'erreur de vouloir monter le Cœur-Volant avec le grand braquet et, très vite, il s'effondra, laissant Vicini, Lapébie et Vißers escalader de front la côte fameuse, au milieu d'une foule considérable et plus disciplinée qu'à l'habitude.

Et puis, Vißers s'en alla. Rageur, désireux de prendre sa revanche de l'étape contre la montre par équipes, encouragé par des milliers de voix qui hurlaient son numéro sans connaître son nom, Vißers grimpa le Cœur-Volant comme seul un Le Grevès, spécialiste des « bosses », eût pu le faire.

Au sommet, Vißers avait dix secondes d'avance. Et dix secondes du Cœur Volant représentent quelque deux à trois cents mètres sur la route plate sur laquelle Vißers s'en allait sans se retourner, sans se soucier de ce qui se passait derrière lui, alors que les suivants le laissant partir restaient attentifs aux moindres faits et gestes de Lapébie, Vicini, Amberg et Camusso qui étaient restés roue dans roue et qui s'entre-regardaient à la manière des chiens de faïence.

Lapébie ne voulait pas mener. Vicini non plus. Amberg pensant que c'était aux autres de se dévouer, mit les mains en haut du guidon et Camusso, toujours fantaisiste, entonna « Santa Lucia » avec sa voix de ténor débutant...

Le peloton rejoignit donc ces messieurs alors que Vißers dégringolait déjà sur Versailles pour monter Picardie à une allure endiablée, l'Espagnol Berrendero essayant, mais en vain, de distancer les Français.

Du haut de Saint-Cloud, on aperçut la Tour Eiffel. C'était enfin Paris...

Et pourtant, Vißers n'était pas au bout de ses peines. A l'extrémité du Pont de Saint-Cloud, une voiture, à la suite d'une manœuvre malheureuse, le fit tomber. Vißers perdit du temps, mais il se remit en action assez rapidement, et atteignit le Parc des Princes où l'attendait une foule considérable qui lui prouva qu'elle ne lui tenait pas rigueur de l'abandon de ses camarades de l'équipe belge.

Lapébie, attardé, finit avec quelques secondes de retard sur le peloton, mais la foule n'attendait que lui pour donner libre cours à son fol enthousiasme trop longtemps contenu.

Félix Lévitau.

Classement de la 20^e étape

1. VISSERS (Belge) (premier des individuels), les 234 km. en 7 h. 23 m. 42 s.
2. Puppo, 7 h. 24 m. 25 s. ; 3. Ducazeaux ; 4. Marteno ; 5. Deloor ; 6. ex æquo : Baurz, Galateau, Muller, Carini, T. Van Schendel, Berrendero, Canardo, Vicini, Amberg, Camusso, Marcaillou,

C'est l'étape-promenade, l'étape-récompense. Quelle foule pour acclamer, à Lisieux, déjà !



Et c'est le même enthousiasme que l'on rencontre dans les rues bien gardées de Saint-Germain.



Au Cœur-Volant, enfin, où se sont postés tant de Parisiens et de plus proches voisins, la troupe a entamé la bagarre. Voici, arrivant au sommet, le troisième peloton, emmené par Marteno

20^{ème} ETAPE

Cosson, Laurent, Zimmermann, Passot, Mersch, Geyer, Dubois, Wengler, Tanneveau, Introzzi, Lapébie, Chocque, tous même temps ; 29. Gallien, 7 h. 25 m. 33 s. ; 30. Lemarié, même temps.

31. Egli, 7 h. 26 m. 46 s. ; 32. Gamard ; 33. Oubron ; 34. Pedrolé ; 35. Neuens ; 36. Goasmat ; 37. Weckerling ; 38. Romanatti ; 39. Cloarec, tous même temps.

40. Fréchaut, 7 h. 27 m. 45 s. ; 41. Goujon, même temps ; 42. Brackeveldt, 7 h. 32 m. 07 s. ; 43. Thierbach ; 44. Klensch, même temps ; 45. Oswald, 7 h. 33 m. 10 s. ; 46. Wendel, 7 h. 35 m. 51 s.

LE CLASSEMENT GENERAL DU TOUR

1. ROGER LAPEBIE (France), 138 h. 58 m. 51 s.
2. Mario Vicini (Italie), 139 h. 05 m. 48 s. ;
3. Amberg (Suisse), 139 h. 24 m. 44 s. ; 4. Camusso (Italie), 139 h. 25 m. 24 s. ; 5. Marcaillou (France), 139 h. 34 m. 07 s. ; 6. Vißers (Belgique), 139 h. 36 m. 44 s. ; 7. Chocque (France), 140 h. 03 m. 50 s. ; 8. Gallien (France), 140 h. 05 m. 04 s. ; 9. Baurz (Allemagne), 140 h. 05 m. 12 s.
10. Fréchaut (France), 140 h. 23 m. 05 s. ; 11. Muller (France), 140 h. 25 m. 22 s. ; 12. Passot (France), 140 h. 26 m. 29 s. ; 13. Laurent (France), 140 h. 28 m. 28 s. ; 14. Thierbach (Allemagne), 140 h. 28 m. 36 s. ; 15. Berrendero (Espagne), 140 h. 33 m. 19 s. ; 16. Deloor (Belgique), 140 h. 34 m. 34 s. ; 17. Cosson (France), 140 h. 37 m. 26 s. ; 18. Goasmat (France), 140 h. 38 m. 10 s. ; 19. Ducazeaux (France), 140 h. 39 m. 52 s.
20. Oubron (France), 140 h. 44 m. 40 s. ; 21. Tanneveau (France), 140 h. 45 m. 34 s. ; 22. Brackeveldt (Belgique), 140 h. 46 m. 38 s. ; 23. Puppo (France), 140 h. 55 m. 09 s. ; 24. Marteno (Italie), 140 h. 57 m. 02 s. ; 25. Galateau (France), 141 h. 02 m. 51 s. ; 26. Introzzi, 141 h. 08 m. 20 s. ; 27. Mersch (Luxembourg), 141 h. 14 m. 14 s. ; 28. Geyer (Allemagne), 141 h. 15 m. 02 s. ; 29. Egli (Suisse), 141 h. 26 m. 25 s.
30. Canardo (Espagne), 141 h. 33 m. 42 s. ; 31. Zimmermann (Suisse), 141 h. 42 m. 54 s. ; 32. Cloarec (France), 141 h. 44 m. 37 s. ; 33. T. Van Schendel (Hollande), 141 h. 51 m. 45 s. ; 34. Dubois (France), 142 h. 10 m. 03 s. ; 35. Goujon (France), 142 h. 17 m. 47 s. ; 36. Romanatti (Italie), 142 h. 18 m. ; 37. Wengler (Allemagne), 142 h. 26 m. 35 s. ; 38. Neuens (Luxembourg), 142 h. 30 m. 41 s. ; 39. Pedrolé (Suisse), 143 h. 01 m. 19 s.
40. Lemarié (France), 143 h. 06 m. 43 s. ; 41. Weckerling (Allemagne), 143 h. 17 m. 39 s. ; 42. Carini (Italie), 143 h. 26 m. 13 s. ; 43. Hauswald (Allemagne), 144 h. 01 m. 40 s. ; 44. Gamard (France), 144 h. 51 m. 13 s. ; 45. Wendel (Allemagne), 145 h. 14 m. ; 46. Klensch (Luxembourg), 145 h. 37 m. 56 s.

LE TOUR DE FRANCE 37 SERA-T-IL HOMOLOGUÉ ? *par Jean Antoine*

(D'un de nos envoyés spéciaux.)

LE Tour de France s'est déroulé avec une logique exceptionnelle. Je pense que les lecteurs de « Match » n'ont pas manqué de constater que, depuis Genève, nous leur avons signalé à l'avance les événements qui ont découlé tout naturellement de certaines décisions prises par les organisateurs.

Le Tour 1937 peut se résumer en trois stades : avance de Bartali, Sylvère Maes prend le maillot jaune, Lapébie finit premier du classement général, mais la course est virtuellement arrêtée depuis Bordeaux.

Dès les premiers contreforts des Alpes, après avoir signalé que la forme de Sylvère Maes n'était pas celle qu'il connaissait en 1936 et que Félicien Vervaecke avait beaucoup de peine à se mettre en route, nous laissions entendre qu'après l'expérience de Champagnole, première étape courue par équipes contre la montre, le point culminant de l'ascension de Bartali au classement général serait Nice. Il nous semblait, en effet que les Belges devaient être les meilleurs dans les courses contre la montre par équipes.

A Perpignan, quant à nous, Maes devait non seulement avoir le maillot jaune, mais posséder une avance confortable sur le second, avance qui devait lui permettre de franchir les Pyrénées sans inquiétude.

A Marseille, on changea le règlement de la course et l'on en faussa le jeu. Le Tour changeait de physionomie. Après avoir protesté contre ces modifications intempestives, nous n'hésitâmes pas, avec la même impartialité qui est de règle à « Match », à souligner les erreurs commises par Karel Steyaert, directeur technique de l'équipe belge, une fois sur la route, une fois sur le tapis vert, Karel Steyaert s'était laissé battre. Il laissa d'aventure partir Lapébie sans donner l'ordre qu'on se lance à ses trousses, puis à Marseille il abandonna les étapes courues par équipes, qui constituaient le plus solide élément de succès des Belges.

Ces renoncements maladroits devaient amener les incidents de Bordeaux, car Steyaert comprit trop tard.

Pour préserver, dans un avenir prochain, les droits des Belges inévitablement lésés, il ne lui restait au plus qu'une solution : rentrer en Belgique avant la fin du Tour avec son équipe. C'est ce qu'il fit.

Le déséquilibre du Tour, évident pour certains depuis Marseille, allait s'accroissant. Mais organisateurs et suiveurs s'en aperçurent beaucoup trop tard, le mal était au sommet, le Tour, par la faute de ses chefs, voyait sa réputation de régularité sérieusement entamée. On tenta, à Pau, de rétablir l'harmonie des temps du classement général en pénalisant Lapébie. La pression populaire fit

qu'on fut obligé de pénaliser, aussi injustement, Sylvère Maes à Bordeaux. Le vase déborda.

Depuis, Belges et organisateurs échangent des communiqués violents, dans lesquels ils s'accusent mutuellement. Ce déballage de linge sale, qui ne fait que commencer, nous réserve, avant qu'il soit longtemps, de bien étranges surprises.

Voulez-vous mon avis ? Tout cela n'est pas très ragoûtant. Nous savons, au surplus, qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et que la Ligue Vélocipédique Belge, en prenant fait et cause pour ses coureurs, après avoir étudié le dossier, a encore envenimé le débat.

Mais on peut se demander si les temps ne sont pas révolus, si les incidents bruxellois ne condamnent pas définitivement la for-

mule des équipes nationales, contre laquelle nous ne cessons de protester depuis plusieurs années. Il y a danger, nous l'avons dit, à promener durant un mois autour de notre pays, des hommes habillés de drapeaux qui commandent le respect.

Nous avons prié cet hiver M. Léo Lagrange, ministre des Sports, de bien vouloir se pencher sur ce problème, et d'interdire ce dangereux exercice. Le mal est fait. Il est irrémédiable.

Que cette formule augmente considérablement aux arrivées les recettes dans les vélodromes, voilà qui est possible. Il est regrettable que, dans ce seul but, on ait tout fait pour gêner l'amitié franco-belge dans un moment où des problèmes délicats réclament des solutions de ménagement des deux côtés.

Certes, Lapébie doit être mis hors de cause. Il n'est en rien responsable de tout cela. Dans le dernier numéro de « Match », nous avons consacré un long article à sa course magnifique et nous avons dit ce que nous pensions de cet homme peu avant le Tour de France. Nous en avions fait notre favori, et l'on peut sourire aujourd'hui de voir les organisateurs le hisser sur le pavois alors qu'ils avaient bâti toute la course des Français sur Chocque, qui fut bon, mais irrégulier, ainsi que nous n'avons jamais cessé de le dire.

De quoi demain sera-t-il fait, car les véritables incidents ne commenceront que lorsque se seront éteintes les acclamations du Parc des Princes. Mais tout d'abord, le Tour de France 1937 sera-t-il homologué ? Si nous posons aussi brutalement la question, c'est parce que nous savons que la Ligue Vélocipédique Belge entend, sur des faits précis, demander à l'Union Cycliste Internationale, l'ouverture d'une enquête avant l'homologation du résultat. On n'est même pas certain que la Fédération Cycliste Italienne ne sévira pas contre l'individu italien Vicini, dès son retour en Italie, en raison de complaisances assez curieuses. C'est ce qu'affirment certains suiveurs transalpins, dont un au moins est officiel.

Voilà la situation.

Tout cela, nous le souhaitons, doit marquer la fin d'abus regrettables, l'application de sanctions dont l'importance varie selon la tête du client.

Le Tour 1938 doit être couru selon la formule individuelle, sans bonifications, suivant un règlement que l'on ne saurait transformer pour les besoins de la cause, en faisant connaître enfin à l'avance le barème des pénalités qui doit être le même pour tous.

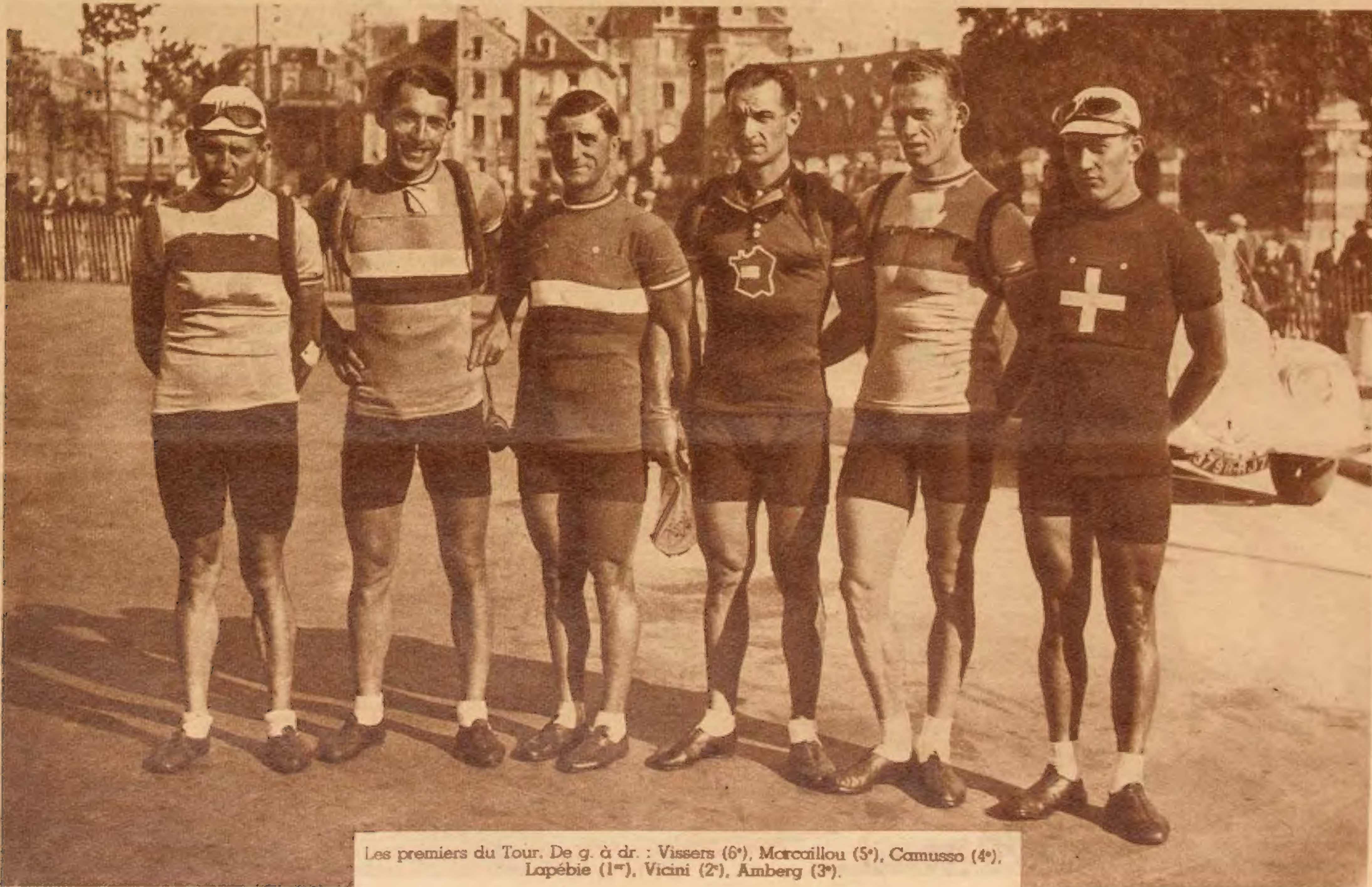
Alors, seulement, nous retrouverons un Tour de France, un vrai, qui ne dépare la collection des heures magnifiques que nous connaissons avant 1937, l'année noire.



Vissers, vainqueur de la dernière étape, fait son entrée au Vélodrome, plein à craquer.



L'apothéose. Le tour d'honneur. En tête de l'équipe de France, son capitaine, Lapébie.



Les premiers du Tour. De g. à dr. : Vissers (6°), Marçailhou (5°), Camusso (4°), Lapébie (1°), Vicini (2°), Amberg (3°).

LES CONCOURS

DE

PRONOSTICS DE « MATCH »

DOTÉS DE PLUS DE 100.000 FRANCS DE PRIX EN ESPÈCES

RESULTATS DU CINQUIÈME CONCOURS

Arrivée du Tour de France à Pau

Se partagent également le premier prix de 5.000 francs :

M. Hully Albert, Annemasse (Hte-Savoie) 1.666 65
M. Daubignard, Paris 1.666 65
Mme Juliette Capdeville, Perpignan (P.-O.) 1.666 65

qui ont indiqué exactement les dix premiers au classement général.

★

Le deuxième prix de 3.000 francs revient à M. Jean Bousquet, Le Salvétat-Peyrales (Aveyron).

★

Se partagent également le troisième prix de 2.000 francs, soit 48 fr. 80 par concurrent :

M. René Roy, Dijon ; M. Marcel Conrath, Bordeaux ; M. Paul Gagnard, Péronne ; M. René Audouin, Bordeaux ; M. Michel Ro-

mand, Guilhama le Pylo, par Le Mailleu (Gironde) ; M. Georges Vetz, Arras ; M. André Vu, chez M. Lamorère, à Tartas (Landes) ; M. Emile Cerro, Cahors ; M. André Richard, Fécamp ; M. René Doquet, Châlons-sur-Marne ; M. Eugène Bucholtz, Drancy (Seine) ; M. René Cesari, Nice ; Mme Luans Jane, Nice ; M. Michel Ferré, Saint-Martin-des-Champs, près Avranches ;

M. Jean Menard, Dinan, Ile Hogerie ; M. Marcel Cau, à Mathieu (Calvados) ; M. Joe Hoehl, Paris ; M. Remy Nouet, Saint-Genes, par Salignac (Gironde) ; M. Marcel Dufour, Le Frenda-Mérac (Lot-et-Garonne) ; M. Paul Léonard, Narbonne (Aude) ; M. Jean Laroc, Paris ; M. Bernard Saraben, Périgueux ; M. Jean Ladoire, Bordeaux ; M. Jacques Tournier, Jarnac (Charente) ; M. Jules Dewiere, Croix-Lille ; Mlle Marcelle Cocu, Francastel, par Beauvais ;

M. Benjamin Brunel fils, Atiès, par Saint-Laurent-Blangy (Pas-de-Calais) ; M. André Deschamps, Saint-Denis ; M. Gaston Cabrol,

Rigauton, par Mazamet (Tarn) ; M. Louis Spaggiari, Nice ; M. Constant Cachin, Bâtiment B 13, camp de Bitch (Moselle) ; M. Jean Beringer, Rouen ; M. Michel Brouard, Saint-Arnoult (S.-et-O.) ; M. Georges Moucheis, à Migé (Yonne) ; M. Maurice Saux, Camp des Lanciers, Saint-Ménard-en-Jalles (Gironde) ; M. Lucien Breuil, Le Creusot ; M. René Doquet, Châlons-sur-Marne ; M. Jean Linet, Le Mans ; M. Maurice Renard, La Garenne (Seine) ; M. R. Mencaglia, Cannes ; Mme Renée Jourand, Pamiers (Ariège).

★

Nous publierons, dans un prochain numéro, la liste des lauréats de nos différents concours, ainsi que les pronostics indiqués par ces lauréats.

★

Nous informons nos lecteurs que nous accueillerons volontiers toutes les suggestions qu'ils voudront bien nous faire parvenir, concernant de prochains concours que nous pourrions organiser.

MES CHERS AUDITEURS,
À L'ARRIVÉE DU TOUR,
LES COUREURS ONT
ÉTONNÉ LES SPECTATEURS
AVEC LEURS CHEVEUX
IMPECCABLEMENT COIFFÉS!
...ET CELA, GRÂCE À...



BRYLCREEM

fixateur des sportifs

Tube d'essai n° 4 envoyé contre 1 fr. 30
en timbres-poste à BRYLCREEM,
5, rue Félix-Pyat, Puteaux (Seine)

R.D.15

Publicis



Contrastes du Tour. Calme dans la ville aux rues désertes, calme dans les champs où finissent de mûrir les épis engerbés. Tout le monde s'est rué au vélodrome de La Rochelle où les coureurs entament leur dernier tour de piste.
(Photo aérienne prise par Maso, à bord de l'avion Picon, piloté par Sénéchal.)

Malgré les bris, malgré les embûches Henri Desgrange ramène à Paris un beau Tour de France 1937



Pellos
Remus
M. de Fr. 37

Dans le cerceau, à la suite, Lapébie, Vicini, Amberg, Comusso, Vissers, Marcaillou, Gallien, Bautz, Chocque, Fréchaut, Laurent, Thierbach, Deloor, Berrrendero, Braeckveldt, Goasmat, Cosson, Van Schendel, Passat, Oubron, Tanneveau, Mersch, Puppo, Galateau, Martano, Goujon, Geyer, Egli, Introzzi, Zimmermann, Canardo, Carini, Lemaire, Gamard. — Quatre as belges dans le bout du cerceau brisé. — Les commissaires embusqués dans un trou. Et voilà le Tour de France, vu par PELLOS.

ATHLÉTISME - L'ANGLETERRE BAT LA FRANCE



PASSAGE DU 5.000. — Parker mène devant Poharec, masqué, Lefebvre et Ward, le vainqueur.

Le match France-Angleterre fut l'un de ces contacts éminemment utiles parce qu'ils donnent de solides bases d'appréciation, parce qu'ils rappellent opportunément qu'on ne saurait vivre en vase clos.

Longtemps, d'ailleurs, l'Angleterre a vécu en vase clos. Mais dans les grandes occasions elle trouvait le sursaut nécessaire pour enlever la victoire ou pousser le vainqueur dans ses retranchements.

En France, nous vivons un peu dans notre tour d'ivoire, et les dirigeants de la F. F. A. peuvent se frapper la poitrine, mais, malheureusement, le sursaut ne se produit pas.

A quoi cela tient-il ? Ce n'est point ici le lieu pour se plonger dans l'examen de ces causes profondes. Constatons le fait et bornons-nous à ces constatations.

L'élite de l'athlétisme français, sans une défection, a été surclassée, c'est le cas de le dire, par une banale formation anglaise, à laquelle manquaient Finlay, troisième aux Jeux Olympiques, Brown, troisième aux Jeux Olympiques, Sweeney, l'Anglais le plus rapide, Pennington, demi-finaliste du 100 m. olympique, Webster, l'égal de Ramadier, Kennedy, sauteur meilleur que Newman...

Avec ces athlètes, Vintousky, Puyfourcat, Mathiotte n'auraient pas compté un seul point aux dépens de l'Angleterre, Boisset et Marcellac auraient été ridiculisés... N'insistons pas.

En athlétisme international, on ne saurait se contenter d'à peu près. Il faut un ensemble solide, rehaussé de grandes vedettes. Nous n'avons aucune grande vedette, même pas Noël qui, à l'heure actuelle, défend péniblement sa place sur le théâtre européen où, naguère, il jouait les premiers rôles.

Goix ? Normand ? Nous les avons vus courir comme des enfants, et se faire corriger autant par incompetence que par infériorité physique...

Mathiotte ? Excellent « national », mais au-dessus de 15 secondes sur 110 m., rien à espérer.

Boisset ? Marcellac ? Deux secondes de moins et ils seront « dans le bain ».

Stoltz, Jourdan, Malfreydt ? Holmes n'en a fait qu'une toute petite bouchée, Holmes... battu par Sweeney, par Pennington...

Leichtnam, Soustre ? Trois secondes de moins sur 800 m. et nous serons d'accord.

Lefebvre ? Lui s'est surpassé et, une fois de plus, il a manifesté d'excellentes qualités. Pourquoi, hélas ! ne réussit-il que deux ou trois courses par saison ? Il eut la malchance de courir contre un grand as de la spécialité.

Poharec, lui, descendra tout juste en dessous de 15 minutes. Or, ne l'oublions pas, on trouve de nombreux coureurs qui frôlent les 14 m. 40 sec.

Seuls, parmi nos coureurs, Gallet et Cuzol

se sont haussés au niveau de la compétition. Nous avons en eux de solides spécialistes qui peuvent nous réserver d'enviables succès. Cuzol est au point, Gallet peut fort bien le vaincre quand il aura l'habitude de la compagnie relevée.

Bien entendu, nous avons marqué de nombreux points dans les concours, encore que, dans ce compartiment, nous perdons le saut en longueur qui, jusqu'ici, avait été marqué par une très nette supériorité française.

Au saut en hauteur, Mantran n'a dû sa victoire qu'aux dispositions du nouveau règlement. Newman était au moins son égal.

Mais ne nous étendons pas sur les concours où nos victoires relèvent du royaume des aveugles.

Maintenant, tirons bien bas notre chapeau devant les seigneurs de la piste qui nous ont dispensé la plus belle, la plus émouvante manifestation qui puisse être. La facilité élégante de Roberts, l'effort soutenu et décisif de Handley et de Collyer, la course à la fois courageuse et catégorique de Wooderson prennent place parmi les plus beaux exploits qui aient illustré la piste de Colombes.

Comme ses compatriotes des distances courtes, Ward manifesta une classe bien à part. Comme eux, il extériorisa la parfaite maîtrise, la sûreté dans l'action et la parfaite manifestation d'une rare valeur.

A voir évoluer de pareils athlètes, on comprend quel intervalle sépare encore nos champions des prétendants aux titres mondiaux.

Et je passe sur Thornton, Holmes, et autres qui ne sont pas athlètes négligeables, loin de là.

Résumons :

La France n'est pas encore mûre pour l'athlétisme supérieur. Séra Martin, Ladoumègue n'ont pas de successeurs. Robert Paul, Boisset, Skawinsky, Winter, Noël descendent rapidement la pente. Nos autres représentants sont insuffisants.

L'Angleterre est actuellement dans une brillante situation qui peut nous servir de base de comparaison.

En ce qui concerne les concours, ne nous basons pas sur les résultats d'hier. Dans quelques semaines, les Allemands battront nos lanceurs et nos sauteurs à plate couture.

Alors, n'est-ce pas, au travail !

Et ne nous envoyons plus de fleurs avant d'avoir enlevé une belle victoire internationale.

Pierre Lewden.



SAUT A LA PERCHE. — Ramadier vainqueur de cette compétition, en action.



AUTRE PASSAGE DU 5.000. — Ward précède Poharec et Lefebvre.



ARRIVEE DU 800. — Handley gagne devant Collyer et Leichtnam.



3.000 STEEPLE. — Wylle précède Cuzol, Gallet et Sutherland.



STADE DE COLOMBES. — Le 1.500 mètres, qui devait se terminer par l'admirable exploit de l'Anglais Wooderson, couvrant la distance en 3 m. 51 s. Dans ce passage, Wooderson mène, suivi de Normand, Goix et Thomas.

Le Grand Prix d'Allemagne du Nurburg-Ring

Le Grand Prix Automobile d'Allemagne, qui a permis à Rudolph Caracciola de remporter sa cinquième victoire, a été tel que nous l'envisagions, c'est-à-dire une course de pneumatiques qui devait apporter au classement des changements incessants.

Les moteurs des voitures allemandes, que ce soient ceux de Mercedes ou d'Auto-Union, ont maintenant fait leurs preuves, et si l'on sait qu'ils résistent aux innombrables efforts qu'exigent d'eux les pilotes allemands, on sait aussi que les pneumatiques, par contre, ne sont pas encore conçus pour supporter les vitesses et les démarrages rapides qui leur sont imposés.

Aussi, ce Grand Prix Automobile d'Allemagne n'a-t-il été qu'une réédition des Grands Prix de Tripoli, de l'Avus et de Belgique. Les plus rapides des pilotes devaient, dès qu'ils désiraient s'imposer, s'arrêter alors qu'ils étaient bien souvent en tête, pour changer une ou plusieurs roues. Ces opérations, on le conçoit, bien que rapides, apportaient néanmoins des modifications au classement.

Le Grand Prix d'Allemagne, qui a été disputé sur le Nurburg-Ring, le plus beau circuit routier du monde, et sans doute le plus difficile et le plus pittoresque, ne pouvait être gagné que par les Allemands, et plus particulièrement par des hommes de premier plan qui connaissent comme leur poche ses difficiles méandres. Bernd Rosemeyer et Lang, qui ont appris à conduire une voiture de course sur cette piste, Rudolph Caracciola, qui avait déjà gagné cette épreuve quatre fois, Manfred Von Brauchitsch, qui s'y trouve particulièrement à l'aise, autant que Stuck, s'il n'était actuellement aussi malchanceux, devaient incontestablement être les meilleurs.

Aussi, dès le départ, les pilotes de Mercedes, contrairement à ce que nous pouvions pen-

ser, attaquèrent. Et c'est Lang qui déclençait la première attaque, suivi, au premier tour, à deux secondes, par Rosemeyer, qui précédait lui-même de peu Rudolph Caracciola.

Mais le bouillant Rosemeyer, dès le second tour, ravissait la première place à Lang, et nul ne doute qu'il l'aurait conservée, car il était le plus rapide, si, dès le quatrième tour (moins de 100 kilomètres), il ne devait s'arrêter pour changer ses pneus.

Cette mésaventure devait arriver à Caracciola, puis à Lang et à Brauchitsch, et encore à Rosemeyer, et à tous, qui durent ainsi, à plusieurs reprises, perdre au ravitaillement tout le gain qu'ils pouvaient prendre lorsqu'ils tournaient sur le circuit. C'est ainsi que, trois tours avant la fin, Caracciola s'assurait l'avantage, cependant que Rosemeyer, qui a été, à coup sûr, le plus malchanceux, s'octroyait la troisième place derrière Brauchitsch, après avoir effectué maints retours fulgurants.

Il faut aussi et surtout noter la magnifique performance de Tazio Nuvolari qui, bien qu'handicapé par une voiture infiniment moins rapide, se maintint constamment dans le groupe de tête, arrivant, grâce à sa légendaire virtuosité, à se classer quatrième.

Les abandons ont été très nombreux. Notre seul représentant, Raymond Sommer, devait, malgré tout son courage, abandonner dès le début, de même que Stuck, qui n'avait pas entre les mains une voiture préparée comme elle aurait dû l'être. Une collision entre Seaman et von Dellus devait se terminer par l'abandon des deux conducteurs, desquels seul Dellus devait être le plus sérieusement touché, puisque l'on parle de la fracture d'une jambe.

Malgré le froid, près de trois cent mille spectateurs ont assisté à cette course que présidait le Führer de l'automobile.

Georges Fraichard.

La finale de la Coupe Davis entre l'Angleterre et les Etats-Unis

(Wimbledon, de notre envoyé spécial)

Les joueurs américains, vainqueurs des tennismen allemands dans la finale interzones, se sont attaqués samedi aux Britanniques, détenteurs de la Coupe Davis. Le pavillon américain a été défendu, dans cette ultime rencontre, par Budge, sur lequel repose tout le poids de la victoire, et Parker. Quant aux tenants, ils avaient à nouveau fait appel aux services d'Austin et de Hare.

Avant que ne débutent les premières rencontres de simples de la journée, samedi, il était aisé de prévoir qu'Austin battrait Parker et que Budge, qui avait fait merveille devant les Allemands, notamment en face de von Cramm, viendrait aisément à bout du Britannique Hare. C'est exactement ce qui se produisit, Austin triomphant par 6-3, 6-2, 7-5 et Budge battant Hare par 15-13, 6-1, 6-2, mettant les deux équipes à égalité à l'issue de cette première journée.

Les dernières sorties de Budge nous l'avaient montré comme un véritable phénomène de la raquette. Pour la première fois, nous le vîmes aux prises avec les défaillances, mais avouons tout de suite que ce ne fut qu'au cours du premier set qu'il arracha difficilement à Hare. Par la suite, l'Américain devait se reprendre.

On savait l'Anglais capable, par son service et sa façon spéciale de jouer, de contrarier le jeu de son adversaire. On était loin de s'attendre toutefois à ce qu'il résistât aussi brillamment à Budge.

Mais nous étions loin du Budge que l'on avait vu faire merveille en face de von Cramm. Le jeune Californien manquait complètement de mise au point et cela se traduisait par un pourcentage tout à fait anormal de fautes et d'erreurs grossières.

Après cette première manche, qui menaçait

d'être interminable, Budge retrouva à peu près tous ses moyens. Dès lors, plus d'histoire, la partie se rétablit normalement et le Britannique fut nettement surclassé par le champion américain.

Auparavant, Austin avait plus aisément battu Parker. Là encore, l'Américain fut loin de fournir l'effort attendu. Devant Austin, il fut dominé dans tous les compartiments du jeu et perdit la partie en trois sets assez faciles. Il devait d'ailleurs succomber par la faiblesse de son coup droit, faiblesse dont sut constamment profiter Austin.

Le jeune Américain accumula erreur sur erreur. Toutefois, quelques bonnes interventions, notamment à la volée, firent sentir aux spectateurs qu'il n'était pas complètement démuné de qualités.

Dans la troisième manche, où il fut le plus brillant, il fut toutefois loin de produire le même jeu qui lui avait permis de battre nettement Henckel et d'être le seul à pouvoir prendre un set à Budge au cours de l'épreuve finale du tournoi de Wimbledon.

Austin, tout en demeurant inférieur à lui-même, n'eut pas grand mal à gagner son match.

Néanmoins, à l'issue de la première journée, on peut prévoir, grâce à Budge sur qui reposent tous les espoirs des tennismen américains, que la Coupe Davis traversera cette année l'Atlantique.

Charles Gondouin.

L'imprimerie Réaumur et l'Héliogravure Rotative, 98-100, rue Réaumur, Paris.
Le gérant : RAYMOND DEBRUGES.

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

Voir page 12

LES RÉSULTATS COMPLETS

de notre

**Cinquième concours
de pronostics**



Après plusieurs tentatives, voici la bonne ! Dans la côte du Cœur-Volant, l'individuel belge Vissers, vengeant ses camarades, vient de décamponner le peloton et s'en va, seul, vers l'arrivée, vainqueur de la dernière étape, à Paris.